

OZONE

Olivier Billot

Ozone

L'histoire du jeu vidéo

Kedyr

Du même auteur paru dans la même édition :

Le Cristal



Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-7065-1

© Olivier Billot

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

L'Espérance

sonne

toujours 2 fois

SAHARA

CHAPITRE 1

9 novembre 1960,
Paris IX^e.

Jour après jour, le froid de l'hiver s'installait durablement sur Paris. Les feuilles mortes s'envolaient en tournoyant dans tous les sens. Diluvienne, la pluie glaciale de l'automne redoublait de violence. Marcel Clément monta précipitamment dans un taxi. Son visage, protégé par un chapeau sombre, discret, se dévoila dans le rétroviseur du conducteur.

- 69, rue Blanche s'il vous plaît. Je suis pressé.
- On en a pour dix minutes, monsieur.

L'homme était vêtu d'un imperméable noir. Il tenait dans ses bras une volumineuse sacoche de la même couleur. Énergique, sec, pas très grand, il cachait son accent du Nord. La *DS* verte passa devant l'opéra Garnier à toute allure. À la pointe du progrès, les coussins d'huile *Citroën* glissaient dangereusement sur le macadam parisien, en virevoltant au beau milieu des ralentissements. Excédé par la densité du trafic, le « Fangio » du volant ne manqua pas de le rappeler à son client. Bien garé en face du numéro indiqué, le taxi se fit payer, puis redémarra doucement vers la gare Saint-Lazare. C'était bientôt Noël. Les marchands ambulants arpentaient déjà la moindre ruelle. Les escaliers permettant d'accéder au dernier étage de l'immeuble venaient d'être cirés. Après en avoir prudemment

escaladé les marches, Marcel sonna à une porte et patienta. Un gorille d'un mètre quatre-vingt-dix pour cent dix kilos lui ouvrit en l'ignorant du regard. Au même instant, les bras grands ouverts, le maître des lieux lui apparut en s'exclamant : « Marcel, mon ami, quelle joie de te revoir ! Comment vas-tu ? » Le petit homme l'embrassa chaleureusement. « Entre ! Mets-toi à l'aise. Tu vois, il y a des avantages à être sorti de l'armée. Ici, tu es comme chez toi. Tout est en style Voltaire. Les meubles sont en merisier, le lustre est en cristal, il y a de la paille japonaise aux murs, et les vieux tableaux exposés sur ces pupitres en acajou proviennent tous de chez ton oncle. »

– J'vois ça. Ce n'est pas l'ambiance de la caserne. Un jour, t'verras. Tu verras plus rien du tout d'ailleurs. Méfie-toi, Maxim ! Y a des malins.

– Allons bon ! De quoi as-tu peur ? Nos agents sont des bulbes incompetents. As-tu amené notre dossier top-secret ? Tu sais que ce projet va nous assurer à tous les deux une confortable retraite en or. Ce n'est pas Lilly de la place Clichy qui va se pointer ici. C'est la belle des champs !

– V'là le pavé.

Marcel sortit un épais classeur de sa sacoche. Les feuilles débordaient, certaines étaient jaunies, mais de nombreuses agrafes maintenaient en grande partie l'ouvrage. Un trombone s'échappa. Maxim Heurlitz se baissa lentement pour le ramasser, en félicitant le Ch'timi pour sa performance de barbouze. Énigmatique, le major Heurlitz était quelqu'un d'organisé, qui cachait sous son air de comique superficiel les multiples qualités d'un homme d'expérience. Habilement, il se saisit du dossier dans son intégralité, tout en l'observant du coin de l'œil. La première page indiquait : *Léopoldville.*

– Bon ! C'est midi. J'vais m'rentrer. J'ai faim et pis d'toute façon, on se revoit dans un mois. Maint'nant que je sais où que tu t'niches ! Hein ?

– C'est ça ! Ce sera sûrement notre dernier coup. Alors, prépare tes valises !

En lui remettant son argent, le major Heurltz dévisagea Marcel avec ses yeux verts perçants en se disant : « Mais comment a-t-on pu dévaliser autant de fois nos services secrets, sans jamais se faire repérer avec un phénomène pareil ? »

CHAPITRE 2

Le rapport *Léopoldville* résumait dix ans de recherche sur le cerveau humain. Il dénonçait l'étude d'un programme d'expérimentation franco-belge au Zaïre. Le major Heurltz avait son passeport en poche, ses billets pour Alger, ainsi que l'aube de sa nouvelle vie soigneusement coffrée dans une mallette en cuir. Il confia les clefs de sa voiture à son garde du corps, puis referma la porte de son appartement du IX^e arrondissement de Paris pour la dernière fois. Après avoir évité les traditionnels bouchons parisiens, les deux hommes se dirigèrent vers l'aéroport d'Orly où un avion devait décoller pour l'Algérie à 13 h 00 précises. Pendant la durée du voyage, le major Heurltz eut tout le temps d'examiner les photos des horreurs bien réelles effectuées sur de pauvres gens atrocement mutilés. Au bout d'une heure d'avion, il s'arrêta tout net sur un prototype d'ordinateur comparable à celui du programme Apollo. Au premier plan de cette image en noir et blanc, un miroir de salle de bain reflétait la tête meurtrie d'un Zaïrois littéralement terrorisé. Au second plan de ce même document, la rousse frimousse d'une jeune scientifique vérifiait les minutieux paramètres de son expérience. Celle-ci semblait sourire, pile en face de lui, comme pour fêter l'événement. Le corps déchiqueté, les membres ensanglantés, son malheureux cobaye démantibulé lui servait visiblement d'appareil photo.

Âgé de cinquante et un ans, le major Heurltz était né à l'hôpital Saint-Louis dans le X^e arrondissement de Paris. Typé afghan, le pas nonchalant, son nez d'aigle, ses yeux froids et sa grande taille le

faisaient facilement voyager n'importe où. Fortuite, la fraternité de ses relations avec le Front de libération nationale (FLN) d'Afrique du Nord s'était peu à peu développée pendant la guerre d'Algérie. À cette époque, les proportions astronomiques de ce conflit commençaient à dangereusement envahir l'intérieur des terres. Féroces, les combats s'enlisaient dans une lutte sans merci. Malmenée par la farouche résistance des soldats kabyles, l'unité spéciale du major Heurlitz s'était disloquée en plein milieu d'une attaque fatale de rebelles, proche de l'Atlas saharien. Recueilli, puis caché dans les montagnes des Ouled pour y être soigné, il n'avait plus eu à ce moment précis de sa vie qu'une seule idée en tête : quitter l'armée. Les premières expériences cybernétiques occidentales l'avaient définitivement convaincu de l'inutilité d'une République française corrompue par l'argent éhonté du colonialisme. Les biens et les services proposés par la consommation de masse du capitalisme industriel dénonçaient la course aux armements comme la principale cause de pollution et de dérèglement climatique dans le monde. Situés au sud du pays, les gisements de pétrole comme celui d'Hassi Messaoud ou les réserves de gaz comme celles d'Hassi R'mel soulevaient à ce titre bon nombre d'animosités nationalistes. Le constat économique et social était cruel. Les besoins en hydrocarbures de la France se faisaient de plus en plus ressentir et l'Algérie réclamait avec force et courage la liberté de pouvoir s'exprimer sur les dépendances du monde moderne, le droit de vivre sa révolution industrielle comme bon lui semblait, le noble privilège d'exclure de son pays les amers vendeurs de larmes, en un mot, l'indépendance. Conditionné, le major Heurlitz se rallia à leur cause peu après son prompt rétablissement. Radicales, les méthodes berbères lui lavèrent littéralement le cerveau. Sidéré par leur analyse objective des essais nucléaires effectués par les républicains colonialistes d'après-guerre, il leur proposa alors de manipuler le réseau interne des services secrets français. Plus question de revoir sa famille, sa femme et ses supérieurs hiérarchiques ! La lutte contre l'irresponsable opportunisme

de l'Hexagone plongé en pleine guerre froide était plus importante que tout au monde.

Après avoir exploité Marcel Clément pendant six mois contre quelques filles dégotées à Pigalle, Maxim Heurlitz savourait donc son retour à Alger. Une *Chrysler* noire l'attendait à la sortie de l'aéroport. Moteur allumé, le chauffeur interpella Maxim accompagné de Momo, cet énorme gorille qui le suivait partout. « Montez ! dit-il, mieux vaut ne pas rester dans le secteur. » Les deux hommes s'engouffrèrent dans l'automobile, qui démarra en trombe vers Sétif. Le copilote n'était pas plus bavard que le pilote du bolide. Impressionné par la vitesse, Maxim se demanda plusieurs fois si la voiture arriverait à destination. Ballotté comme un pantin, il se cramponnait tant bien que mal à la poignée fixée au-dessus de la portière arrière du véhicule, mais il ne pouvait s'empêcher de provoquer Momo des épaules. Écrasé par cent dix kilos de muscles à chaque virage, le major français se retrouvait collé une fois sur deux contre la vitre. Évidemment, le molosse ne s'était pas déplacé en France pour visiter le pittoresque des routes de montagne, ni pour admirer les paysages de son pays. En fait, cet ancien boxeur, sévèrement marqué par la rugosité des combats, s'était reconverti en garde du corps pour monnayer son imposante carrure. Depuis l'arrêt de sa carrière d'athlète, il ne répondait plus que par oui ou par non aux questions qu'on lui posait. Maître dans l'art de l'esquive et du KO, il avait intelligemment appris à anticiper les comportements humains. Alors, comment interpréterait-il ce qu'il y avait dans la mallette du major Heurlitz ? L'écho du moteur de la *Chrysler Airflow 1934* rugissait comme un lion. La mécanique du vieil engin résonnait de toute son âme dans les verdoyantes montagnes algériennes. Toutes ces heures passées dans l'automobile devenaient de plus en plus insupportables. Les détours effectués par le chauffeur pour éviter l'armée française avaient anéanti la plus grande partie des forces vitales de l'ancien major. Au bout d'une dizaine d'heures de route, la montagne devint plus raide, les virages en lacets se resserrèrent, laissant apparaître

l'ultime sommet d'un col, avant que le frein moteur du véhicule n'entame sa descente vers Sétif. Dix minutes plus tard, après avoir enfumé la *Chrysler* pendant l'intégralité du trajet, le copilote s'exclama :

– Encore un kilomètre et on y est ! Alors comme ça, vous changez de côté ? Incroyable ! Vous aviez quel grade dans votre pays ?

– J'étais major.

– Vous n'avez pas trop de remords ?

– Non, ma famille ne comprendrait pas.

– Une belle femme, un enfant unique bien élevé, la paye, les honneurs de l'armée, vous êtes fou ou quoi ? Il n'y a rien ici !

En ralentissant aux abords d'un sentier, l'entrée d'une résidence se présenta devant les phares du véhicule. Le fumeur de cartouche de clopes descendit de la *Chrysler* pour ouvrir le portail, lorsque sa voix rauque s'époumona dans le lointain : « Il n'y a même pas de lumière ! » Excédé, il remonta lourdement dans l'automobile en claquant violemment la portière. « Et il n'y a même pas de portier ! » En fait, la résidence était encore à cinq cents mètres de là. Les éclairages extérieurs ne se voyaient pas de la route principale. Le chemin d'accès longeant les vertigineuses pentes de l'Atlas tellien s'arrêtait près d'une rivière, se dirigeant très certainement vers Sétif. Maxim sortit exténué de la *Chrysler*, posa la mallette entre ses pieds, s'étira, puis la reprit en suivant le chauffeur. « Venez ! Je vais vous montrer votre chambre à coucher. » Les deux hommes entrèrent dans une pièce de l'aile de la résidence, qui en comptait vraisemblablement une bonne dizaine, rien qu'à l'étage supérieur. Muni d'un lit deux places, d'un guéridon, ainsi que d'une table plus grande garnie d'une corbeille à fruits, ce logement suffirait pour le remettre d'aplomb. Les murs blancs sentaient le vieux, l'humidité et le froid de l'hiver. On entendait l'eau de la rivière couler juste à côté. Pour un peu, Maxim se serait cru en Auvergne ou dans le Vercors.

CHAPITRE 3

Réveillé depuis cinq heures du matin, Maxim Heurltz préparait son entretien avec Samir Méchaoui, le chef révolutionnaire des Ouled. Leurs opinions ne divergeaient que sur un point : les méthodes employées. D'après ce prophète des montagnes, le pouvoir devait s'acquérir en utilisant les armes adverses contre l'ennemi même. Convaincu de l'inutilité des deux bombes nucléaires de Hiroshima et de Nagasaki, le major Heurltz ne s'intéressait plus à la course aux armements depuis qu'il avait failli perdre la vie en Kabylie. Cependant, vendre des armes faisait partie de son boulot. Établir un commerce, matérialiser des groupes et les mettre en conflit justifiait la raison pour laquelle il avait quitté le machiavélisme hypocrite et éhonté des viles stratégies militaires des États colonialistes d'avant-guerre. Comment expliquer ça à son fils ? Aurait-il pu regarder sa femme en face plus longtemps sans lui en faire part ? Bien sûr que non ! D'ailleurs, l'avenir de sa jeune bien-aimée se profilait déjà au travers des télécommunications françaises. Nommée chef d'un récent programme d'expérimentation, elle avait reçu de nombreuses responsabilités. Suite à cette nouvelle affectation, il la découvrait depuis peu comme un monstre, une sorte d'« *Alien* » camouflée en maîtresse de maison peu crédible. Aurait-elle pu commettre la préméditation d'un crime ? Étant jeunes, l'armée les avait séduits tous les deux pour des raisons identiques : l'énergie nucléaire révélait leur métier comme une planque sûre et honnête pour gagner de l'argent, mais également pour y créer un foyer stable où il faisait

bon vivre. Malheureusement les conflits non résolus, les traîtrises, l'intransigeance des aléas de la vie de soldat conditionnés par les incessants progrès des innovations technologiques amenèrent irrémédiablement le major Heurltz à désertier. En attendant son entretien, nullement perturbé par ces lointains souvenirs, Maxim méditait en se promenant nonchalamment au beau milieu du parc de la résidence. Persuadé du bien-fondé de ses actes mûrement pondérés, il contemplait l'architecture de ce site kabyle exceptionnel. Les murets en pierres sèches, les fontaines, les larges allées, les terrasses se fondaient dans un prodigieux décor vallonné qui s'étendait à perte de vue. Les oiseaux venaient s'y abreuver, les rayons du soleil s'y mirer, en réchauffant avec bonheur la fraîcheur matinale. Inaudibles, imperceptibles, les courants d'altitude escortaient les quelques nuages blancs qui parsemaient la lointaine cime des reliefs chahutés par le vent. Seul, assis sur un banc, Samir Méchaoui attendait Maxim Heurltz face à l'entrée de cette grande maison typiquement méditerranéenne.

– Avez-vous bien dormi, major Heurltz ?

– Je récupère doucement de mon voyage.

– J'espère que vous avez amené notre dossier top-secret ? On va soigneusement étudier tout ce qu'il y a dedans. L'an passé, vos informations sur les ventes d'armes au Moyen-Orient avaient illuminé la lampe de notre génie des télécommunications. La transparence de ces transactions nous avait permis d'instaurer un encourageant climat de confiance au sein de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole. Aujourd'hui, comme vous pouvez le constater, nous allons entrer dans une imminente guerre de tranchées. Ce conflit psychologique commence à devenir intéressant.

– Un jour ou l'autre, monsieur Méchaoui, vous regretterez tous vos investissements de faux-semblants. Soyez-en certain ! Vos réseaux de télécommunications sont déjà obsolètes. Vous ne vous

rendez pas compte de la puissance que peut générer l'énergie nucléaire.

– Monsieur Heurltz, l'amélioration des outils a toujours amené des guerres. Vous devriez savoir que l'ère de l'industrialisation et de l'endoctrinement colonialiste a demandé un long processus de dépendance énergétique, qui protège naturellement les terres. Ne vous inquiétez pas pour nous ! Pensez plutôt à vous. Qu'avez-vous aujourd'hui ? Vous n'êtes pas dans votre assiette. Désirez-vous vous confesser ? Le fardeau de ce rapport vous paraîtra peut-être moins lourd ?

– Eh bien ! voyez-vous, j'hésite à vous en faire part. Ce que je viens de découvrir a bouleversé ma vie. L'affaire est déroutante, inhumaine, elle porte atteinte aux droits de l'homme. Êtes-vous sûr de vouloir consulter le rapport *Léopoldville* ?

– Pourquoi, il n'y a plus de pieds-noirs au Congo ?

– J'insiste ! Ne plaisantez pas avec ça. Vous ne pourrez pas revenir en arrière.

– Allez ! Allez ! Donnez-moi ça.

Maxim tendit la mallette à Samir, qui pénétra dans une grande salle de réception. Un énorme lustre culminait au plafond de cet endroit féerique. Tout y était marbré, doré, orné de mosaïques finement décorées. La langue arabe résonnait avec un accent guttural particulièrement prononcé, lorsqu'une voix française s'éleva de l'assistance : « Monsieur Heurltz ! Venez vous asseoir avec nous. » Maxim prit place au milieu de la table, côté fenêtre. Il croisa du regard l'équipage de la *Chrysler* fixé sur le chef révolutionnaire des Ouled. Habituellement jovial, Samir marchait d'un pas lent, vacillant, visiblement effaré par ce qu'il venait de découvrir. « Vous ne vous arrêterez donc jamais ! » s'écria-t-il d'un ton hystérique en dévisageant les colonnes de marbre plantées devant lui. « Vous ne vous arrêterez donc jamais. »